

A travers l'œuvre de Jane Misme sa conception de l'activité féminine et féministe

A l'occasion du trentième anniversaire de la Française nous avons voulu rendre un suprême hommage à sa fondatrice, Jane Misme.

Mieux qu'un buste ou une médaille, l'évocation de ses idées, de ses sentiments la garderont « vivante » parmi nous.

« Au moment de sa mort — six mois déjà — nous avons parlé ici de ses activités bienfaisantes. Nous n'y reviendrons pas. Aujourd'hui, deux amis, Mlle Alice Berthet et M. Jean Pain, ont tenté de dégager de ses écrits le meilleur de sa pensée. On verra quelle était sa valeur d'âme. On verra aussi que sa ligne de conduite, qui fut celle de ses illustres contemporaines, les Julie, Siegfried, Marguerite de Witt-Schlumberger, Sarah Monod, est encore celle qui nous inspire et nous guide aujourd'hui.

Nous remercions très vivement Mlle Alice Berthet et M. Jean Pain de s'être associés à notre désir de commémorer une mémoire qui doit rester l'honneur des femmes et du féminisme français.

JANE MISME

« Elle avait débuté jeune. Grosse curieuse, elle n'était pas, comme beaucoup l'ont cru, une féministe qui consacrait quelques loisirs à la littérature, à l'art dramatique, elle était une femme de lettres, venue au féminisme secondairement, par esprit de justice, et bientôt elle s'apercevait qu'il ne suffisait pas, pour servir la cause des femmes, d'y employer une partie de son temps et de son talent, et elle s'y donnait tout entier, sacrifiant ainsi une renommée littéraire déjà grandissante, et qui eût pu devenir éclatante.

C'est chez elle que, la Fronde ayant cessé de paraître, la fondation de la Française fut décidée au cours d'une réunion, le 19 octobre 1905. (Le premier numéro devant paraître quelques mois plus tard). Jane Misme participa ensuite à la fondation de l'Union Française pour le Suffrage des Femmes et fut une des pionnières du Conseil National des Femmes Françaises.

Ce qu'elle fut : Sa clarté de jugement, sa netteté de conscience

Ses premiers articles parurent dans l'Action et dans la Fronde où elle signalait avec verve de « petits abus », ou encore signalait des articles de tête sur des sujets de morale ou de psychologie féminines. Secrétaire de Sarcey, et par lui initiée à la technique de la critique de théâtre, elle fut bientôt chargée à la Fronde de la rubrique des « Premières ». Déjà s'observait la clarté de son jugement, venant d'une conscience sûre, qui n'hésitait pas dans les subtilités créées par les auteurs de « pièces à thèse », ne se lais-

sait pas entraîner par des théories parfois séduisantes, en cette époque de thèses et de thésoriers. Rien de bouche, rien de demi-cru, ne passait le filtrage de sa conscience claire.

Voici un extrait de l'article où elle rendait compte de la première représentation de « la Clairière » de MM. Donnay et Descazes, au théâtre Antoine. On remarquera la finesse avec laquelle elle y glisse son opinion personnelle sur l'un ou l'autre, question qui lui tenait à cœur et sur laquelle, nous le verrons, elle devait souvent revenir plus tard.

« Celle que tout Villiers croit Mme Allégas n'est point sa femme. Elle ne peut le devenir, car le docteur est marié d'autre part. Il n'a pu supporter l'humeur de son épouse et s'est enfui. La dame se venge en refusant de se prêter au divorce pour lequel il n'a aucun prétexte légal.

Ce n'est donc point moi qui lui donne tort. J'ai mes idées sur le droit de reprendre leur liberté que s'attribuent des gens qui se sont librement choisis pour se lier. Votre femme vous rend injustement la vie dure. Eh! faites lui entendre ou imposez-lui raison. C'est l'affaire de quelque temps et l'histoire plus ou moins atténuée de la Mégère apprivoisée. Non, vous voulez avoir la paix? Alors supprimez-la! Vous n'en avez pas la force? Alors allez-vous en et prenez une autre compagne. Mais reconnaissez que vous êtes faible et lâche. On vous le pardonnera peut-être parce que vous êtes homme. Mais ne nous assourdissez pas de votre droit, quand au contraire vous trahissez votre devoir, et acceptez la situation que vous vous êtes créée. »

(La Fronde, 7 avril 1900.)

À propos d'une pièce de M. Bernstein, la Marche, où une femme paie de sa personne pour sauver la situation de son mari :

« Ce sujet si souvent repris est un de ceux qui ne s'épuisent pas. Il prête à l'observation de mœurs et à l'étude psychologique, et soulève à la fois un cas de conscience individuel et un cas de conscience social. Comment juger l'état d'esprit d'une société qui considère de pareils marchés comme naturels? que penser d'une femme qui, éprise de son mari, descend à de telles compromissions?... Je trouve que pour une femme honnête dans l'âme et qui aime, qui devrait, par conséquent se trouver défendue par tous ses instincts contre le raisonnement lui conseillant la chute, Mme Germaine Certier (l'héroïne) donne bien à la légère tout « avantage sur elle » comme on disait jadis, contre rien du tout. Je suis certaine que dans la réalité une épouse de cette espèce eût reculé son sacrifice jusqu'à la certitude absolue qu'il ne serait point inutile; et je suis presque aussi certaine — car il y a un Dieu pour la vertu vraie — que, entre temps, quelque incident providentiel l'eût sauvée de ce sacrifice.

Je ne veux point dire qu'il lui fut tombé du ciel un carnet de chèques pour payer

les dettes de son mari. Le salut en pareille situation est dans la logique même des choses. Quelque bon génie eût ouvert dans ce sens les yeux abusés de Germaine, et lui eût montré que pour son bonheur, pour son amour même, il valait mieux laisser son mari subir la leçon des conséquences dont parle le philosophe, que de lui donner, par son ignominie à elle, le moyen de continuer à vivre la sienne.

« L'auteur nous émeut assurément sur le malheur de son héroïne, mais d'une pitié pleine de malaise devant cette souffrance d'un dévouement parfaitement immoral et par conséquent inefface. »

(La Fronde, 13 juin 1900.)

Son courage

Jane Misme ne faisait pas de concession au snobisme qui, déjà en 1900, quoi qu'on en ait dit, traitait d'étroit, de prude ou de déniais quiconque s'insurgeait contre l'imoralité au théâtre. Si, par nécessité professionnelle, elle avait assisté à une pièce qu'elle estimait violer les lois de la décence, elle écrivait : « C'est du théâtre obscène, cela ne s'analyse pas, c'est déjà trop d'avoir dû l'entendre » (La Fronde, 13 janvier 1900). Et il faut voir là, de la part d'une très jeune femme qui débute dans le journalisme, une preuve de courage. Mais ces premières flèches à l'assaut de préjugés contre la femme et contre la morale n'avaient pas encore la force, la sûreté de visée, et la portée de celles que lança plus tard la directrice de la Française, la collaboratrice de l'Œuvre.

On verra plus loin son rôle social, l'unité, à travers les années, de ses convictions sur le travail des femmes, et la constance avec laquelle elle lutta contre les préjugés, armée de sa plume fine et ferme, dans d'innombrables journaux et revues. Elle écrivait des lettres hardies au Ministre de la Justice, signalant des erreurs dans les lois, et leurs conséquences. Tout cela se rapportant à des actualités défuntées, avant certaines réformes qu'elle contribuait à faire aboutir, n'est mentionné ici que pour confirmer un trait noble de son caractère.

En 1906 elle alla, fait inouï jusqu'alors, représenter la France au Congrès féministe de Copenhague. Elle-même avoue la sensation qu'y fit son entrée :

« ... L'émotion fut vive quand on signala ma présence. Eh! quoi, une Française, une féministe française ayant fait un tel voyage dans un but féministe. Songez, qu'on n'était même pas sûr, sinon dans ce milieu spécial du moins dans la société de Copenhague, qu'il existât des féministes en France. De même à Londres étions-nous le pays le moins représenté. Et à Toronto, nous ne le serons, je crois bien, pas du tout... »

(Idées Modernes, mai 1909.)

Du courage, il lui en fallut aussi en 1914 pour faire vivre la Française, malgré les obstacles de toute nature suscités par la guerre. Sans une défaillance, elle ne

cessa de soutenir le moral des femmes, des mères anxieuses. Peut-être nos anciens abonnés aimeraient-ils relire, nos nouveaux abonnés connaître, comment elle comprenait les devoirs de l'arrière, encore aujourd'hui si méconnus et parfois méprisés. Voici un passage de l'article de tête paru le 3 novembre 1917 et intitulé : « Saints de France » :

« Ceux de l'arrière doivent aux martyrs du front d'abord d'endurer avec patience les effets de la guerre dont l'arrière ne supporte qu'une si minime part; ensuite de travailler de tous leurs moyens, eux aussi, à sauver la patrie.

Je ne pense point seulement par là aux œuvres matérielles de l'usine, des champs, des hôpitaux... Il est une autre œuvre, d'une nécessité moins constamment apparente, sans laquelle la France et l'idéal de progrès qu'elle représente ne seront point sauvés. C'est le perfectionnement de la civilisation, le redressement de l'organisme social par la Justice et la Pitié. Or, aucun de nous ne peut rien pour le progrès ambiant s'il ne s'applique à progresser lui-même chaque jour.

Depuis que les progrès de l'industrie ont généralisé le goût des commodités et des agréments de la vie et accru les facilités de se procurer ces biens, on ne saurait nier un relâchement correspondant des consciences. Chacun veut de l'existence tout ce qu'il peut en avoir, et prend les avantages à sa portée ou ce qu'il considère comme avantages, sans se demander quelles en seront les conséquences pour la collectivité dont il est membre, pour sa famille ou même pour soi. Nous assistons à une extension effrayante de ce goût naturel du bien-être dont nous venons de parler et dont l'excès et la déviation conduisent aux indifférences, aux exigences, aux brutalités égoïstes et aux mauvais plaisirs. On se déclare à soi-même légitime ou excellent tout ce qui paraît devoir vous être agréable. On va sans y prendre garde des petites choses aux grandes. De cette volonté de s'octroyer un maximum de satisfaction, résultent le sans-gêne croissant des manières, la recherche des sensations artificielles, cause de l'alcoolisme, toutes les spoliations petites et grandes, et jusqu'aux trahisons de ceux qui n'hésitent point à sacrifier la France et ses héros à la sauvegarde ou à l'accroissement de leur fortune.

C'est contre cette tendance que nous devons lutter en nous-mêmes; c'est par là que, en acceptant de souffrir un peu, nous deviendrons dignes de ceux qui auront tant souffert.

(La Française, 3 novembre 1917.)

Sa bonté, sa patience, sa force d'âme, sa délicatesse de sentiment.

Un autre trait de son caractère que nous aimerions faire ressortir, mais qu'elle cachait trop pour que des citations puissent le révéler, est sa maîtrise elle-même, cette distinction qu'un ministre adversaire reconnut un jour du haut de la tribune

1935-16-11
no 1168
1/4



JANE MISME
en 1906, lors de la fondation
de «La Française».

à la Chambre, lui défendaient de livrer ses impressions au dehors et la gardaient de tout mouvement d'impatience. Mais ces mêmes qualités la faisaient parfois juger froide et altière. Ceux qu'elle aidait connaissaient son âme généreuse. Elle donnait confiance à des jeunes filles dont elle avait deviné la valeur, mais que la timidité ou une sensibilité excessive eussent à jamais paralysées. Elle rendait l'estime d'elles-mêmes à celles, — si humbles fussent-elles, — qu'une faute ou le mépris du monde poussaient aux mesures désespérées. Elle ne se trompait pas dans ses jugements, ne se laissait pas influencer par ceux d'autrui. Bien qu'elle s'effaçait, prête à admettre la supériorité, là où elle discernait une compétence, sa valeur était telle qu'elle s'imposait à tous, et on reconnaissait en elle un chef.

En matière de sentiment, elle avait l'art des nuances; elle atteignait dans la délicatesse une subtilité qui la faisait, par exemple, s'attrister ou se choquer pour des objets qui attirent à peine l'attention d'autres personnes.

C'est ainsi que le son du canon, comme signe de réjouissance publique, lui paraissait, au lendemain de la guerre, une sorte d'insulte à la mémoire de morts :

« Mais si naguère on put être choqué, sans rien dire, faudrait-il le supporter toujours quand chacun de ses coups torture nos cœurs des pensées suscitées, quatre années durant, par le canon tragique? Les cris d'agonie d'un million; cinq cent mille mourants, les longs cris de souffrance d'autres millions de blessés, le cri désespéré des deuil, l'épouvante des répétitions futures, voilà ce que hurlaient,

pour la fête de la patrie, les féroces aboiements de l'aube, du matin et du crépuscule. Pour personne ce vacarme de meurtre ne peut redevenir un appel de joie. Il faut soustraire les canons de la grande guerre à l'affectation sacrilège qui les mêle aux festivités nationales. A bas le son du canon! »

(L'Œuvre, 24 juillet 1920.)

Sa simplicité

Sa situation de critique dramatique, son rôle de féministe, avaient fait d'elle une personnalité marquante. Elle était appelée à avoir des relations dans les milieux artistiques, parlementaires, mondains. Mais l'ambiance des salons ne devait en rien altérer sa simplicité naturelle. Elle était toujours vêtue avec une sobre élégance, qui excluait les bijoux.

« Le mal habite l'âme des bijoux. Fleurs monstrueuses de l'orgueil, ils exhalent le poison des sept péchés capitaux.

Et c'est pour les femmes qu'ils naissent, croissent et multiplient. Les meilleures les adorent. Les inconscientes! Il n'est que temps de leur ouvrir les yeux sur une aussi funeste passion.

Certes, elles n'en sont point seules coupables, et il serait difficile de dire qui, de l'homme ou de la femme, inventa les bijoux. Je voterais pour l'homme; comme il fut le premier forgeron, il dut être le premier joaillier, il y a du Vulcain dans l'idée de meurtrir la tendre chair humaine sous le baiser des métaux. Ah! si l'inventeur avait su ce que ces choses-là devaient coûter à sa postérité mâle et à quel prix les femmes devaient, par ce moyen, se faire dorer la pilule de leur servitude!

Mais comment peuvent-elles, aujourd'hui qu'elles rejettent la servitude, en garder le signe!

Si l'on doutait que les bijoux soient matériellement et moralement un cachet d'infériorité, une simple remarque suffirait à en convaincre :

L'homme, individualité sociale et mentale, supérieure jusqu'ici, n'en porte qu'aux périodes de barbarie ou de décadence; les sauvages de tous les temps se fourrent des anneaux dans le nez; l'Empire d'Orient condamné, l'Empire romain finissant, la Monarchie française agonissante virent leurs petits-maitres luisants comme des chasses; mais dès que le mâle atteint ou retrouve la plénitude de sa valeur, il perd le goût des parures excessives; et c'est, chez nous, un des vices dont la Révolution l'a délivré, il semble bien définitivement. C'est assurément le plus cruel des luxes, celui qui agite, en public, aux yeux des misérables, une fortune dans le geste de la tête ou des doigts; et s'il est féroce, c'est peut-être bien qu'il est bête, car il est le seul qui ne serve à rien, qui ne décore aucun de nos besoins naturels et ne soit qu'ostentation. Vous êtes des barbares si vous aimez ces doigts embagés qui s'écartent les uns des autres comme gours d'engelures, déformant cette merveille qu'est une belle main nue.

Je ne demande pas d'édicter une loi somptuaire. Je ne demande pas même à toutes les femmes de devenir des Cornélie, et de n'avoir d'autres bijoux que leurs enfants; mais on ne verra pas de progrès féminin véritable tant que ne décroîtra pas le luxe des bijoux, et il est tout naturel qu'en bonne féministe, je renvoie au diable, de qui ils viennent, ces feux-follets avec lesquels les hommes perdent les femmes qui le leur rendent bien. »

(La Fronde, 1^{er} octobre 1904.)

Elle n'était pas moins sévère pour la vie mondaine :

« Je serai suspecte peut-être, si j'en dis le moindre mal. Une féministe est si vite accusée de cette austérité sectaire qu'on pourrait avec raison appeler « l'autre snobisme ». Je crois ne pas en être atteinte. Je reconnais l'utilité, la nécessité sociale des réunions de plaisir. Le besoin des amusements est naturel. Il me sera permis pourtant de penser qu'un idéal d'existence ne comportant que des amusements est faux; qu'il est funeste à qui l'adopte, funeste aux sociétés dans lesquelles il reçoit une réalisation. Pascal l'a dit; se divertir tout le temps c'est détourner le « divertissement » de son but, qui est de distraire l'esprit d'exercices d'un autre ordre et, par là, de le reposer et de le stimuler. Ceux qui s'amuse sans cesse succombent sous la même fatigue que ceux qui travaillent toujours. Les uns et les autres ont besoin de diversions. Donnez du travail aux premiers et du plaisir aux seconds, tout rentrera dans l'ordre. Par malheur, s'il est relativement facile de rendre aux trop grands travailleurs le goût du sain loisir, c'est une felle entreprise que de vouloir convertir les oisifs au vrai travail. Qui entre dans la vie mondaine laisse au seuil, sauf de rares exceptions, toute espérance de vie normale. C'est un enfer où se dissout le courage du bien, où s'engloutit la personnalité. Par un phénomène reconnu de la psychologie des foules, la folie de l'imitation gagne aussitôt le débutant dans cette ronde incessante où il tourne avec d'autres fous. »

(La Française, 14 février 1914.)

Elle recommandait aux femmes de faire revivre « les charmants salons d'autrefois, d'une si édifiante solidarité », et de laisser tout respect humain de côté pour le plus ou moins de faste qu'elles y peuvent déployer.

« Ce resserrement des relations, ce serait tout naturellement la diminution de l'importance de la toilette, dont la contagion des mœurs américaines a fait dans le monde une nécessité diplomatique, une espèce de cote, suivant qu'elle est plus ou moins luxueuse, de l'état financier d'un ménage. Et quel ravage dans la vie d'une femme qu'une toilette trop exigeante. Mme Roland, un peu bien expéditive, ne s'occupait de la sienne que dix minutes par jour. Il n'est pas une de ses sœurs qui ne gémisse sur les heures que lui dévore cette terrible fonction sociale : s'habiller.

« Quel avantage aurait le système oriental des formes fixes! »

(Revue Bleue, 2 juillet 1898.)

Enfin, à notre époque de course aux honneurs, on peut encore citer comme preuve de sa simplicité le fait qu'elle n'attachait point aux décorations l'importance que tant de personnalités, même parmi les plus fortes, leur attribuent.

« J'ai, je crois bien, épuisé dans mon enfance tout mon amour de la gloire.

A l'école, où j'entraî à sept ans, les simples et charmantes sœurs de Saint-Vincent de Paul, qui la tenaient, avaient imaginé, pour nous récompenser, des ornements d'un luxe raffiné, un luxe d'Eglise. La croix pendait à de larges rubans en sautoir entièrement brodés de perles de verre. Sur un fond de perles blanches, des perles de couleur formaient bordure et dessinaient en lettres énormes l'inscription triomphale : CORDON D'HONNEUR. Celui de

la seconde division était jaune et blanc, celui de la première blanc et bleu. La vue de ces rayonnants insignes fut ma première émotion d'art. Une conception folle brûla mon cœur. Et j'ai gardé l'impression de la volupté avec laquelle je passai pour la première fois ma tête dans le cordon blanc et or, avec laquelle je le promenai pendant trois jours, à l'ennui de mes parents, gênés de cette addition intempestive dans ma toilette et n'osant me retirer le fruit de mes peines. Quand, de sept à onze ans on a, presque chaque semaine, paradé sous un collier large de trois doigts, plus beau que le cordon de Saint-Louis, comment pourrait-il régler l'ambition pour un liseré rouge à une boutonnière? »

(La Française, 18 octobre 1908.)

Sa moralité

Sa simplicité même lui avait inspiré le dégoût de ce monde brillant, mais trop souvent dépravé.

« Notre époque de débauches et de scandales, où la corruption ne reste pas comme autrefois l'apanage d'un lot de déclassés vivant en marge des mœurs et universellement blâmés, mais atteint profondément et de façon pour ainsi dire normale, les plus hautes classes de la société, il est reposant de retirer une page écrite sur la vertu par une femme, qui fut aussi une bourgeoise, mais qui avait conservé sur ce point la rigueur qui fit la solidité de la bourgeoisie d'antan.

Cette page, paraitra peut-être vieillotte à ceux qui considèrent la vertu comme un objet de risée; il est facile de leur répondre : — Comparez donc avec votre époque actuelle et ayez le courage, ou la sottise, de dire : « Aujourd'hui, tout marche beaucoup mieux. »

« Il y a ceci de changé : le vice qui fut le privilège des riches est à la portée de tout le monde.

Un vieux proverbe ironique dit : « On est bien féré d'être vertueux lorsqu'on ne peut faire autrement ». Une minorité avait jadis les moyens de faire autrement; la grande majorité les possède aujourd'hui.

Les occasions d'inconduite se sont multipliées avec le développement de la vie collective et de la production industrielle. Toutes les tyrannies se vendent en abondance et à bon marché.

Plus que jamais, la santé de la race dépend de sa moralité. Et plus que jamais la France a besoin d'être bien portante. Multiplication de la natalité et de l'activité ce sont — on le répète chaque jour mille fois — facteurs indispensables à l'avvenir de notre patrie. Faute de l'un, l'autre lui manquera. Et faute de l'un et de l'autre, elle n'a pas d'avenir; elle sera morte à brève échéance. Or — ceci on ne le dit pas assez — la dépopulation tient avant tout à l'absence d'esprit d'entreprise et d'amour du travail sont aussi de la fatigue et de la faiblesse.

Si nous voulons que la France, et tout ce qu'elle représente de fin et de fier — survive, il faut armer les Français d'un nouveau courage pour la vertu; il faut vouloir énergiquement que ceux qui nous gouvernent combattent le commerce des tentatives de toutes sortes.

(La Française, 21 septembre 1910.)

Sa conception de l'amour

1935-16-11

n° 1168

8/4

A l'époque de Jane Misme, le féminisme apparaissait à beaucoup comme un moyen pour la femme de s'affranchir de l'entourage apportée par la tradition et les lois, à l'union des sexes. Les grands promoteurs de l'idée, les Saint-Simoniens, n'avaient pas prêché le communisme des femmes? Du moins l'opinion publique en était persuadée et certains groupements pour qui l'adhésion à l'idée nouvelle n'était que l'occasion de prêcher le développement anarchique de l'instinct et qui avaient même pris pour mot d'ordre « Ni épouse, ni mère », ne faisaient qu'entretenir la défiance à l'égard du mouvement féministe.

La vogue était alors aux romans sur l'amour libre. Dans de nombreux articles, Jane Misme combat cette conception :

« Dussé-je paraître hypocrite et perverse, je soutiens que tout acte qui risque de causer inutilement un préjudice à quelqu'un est une faute. Or l'amour irrégulier enfreint la règle, nécessaire de l'ordre social, et, par là, il atteint la société, bien plus, il peut causer un tort souvent irréparable aux créatures qu'il fera naître dans des conditions anormales. Nous nous élevons ici de toutes nos forces contre cette autre théorie, soi-disant féministe, que toute femme est libre de rechercher la maternité, tout en repoussant le mariage. En aucun cas, nul n'a le droit, et la mère moins que tout autre, de priver un enfant de la protection et du secours d'un père. Et tous ceux qui s'unissent sans lien légal, s'exposent à frustrer les enfants qu'ils peuvent créer, du bénéfice de la famille. »

Peut-être qu'à quelques-unes de nos lectrices, Jane Misme paraîtra bien sévère; mais elle le dit elle-même, ce qu'elle craignait, dans le relâchement des mœurs, c'est surtout le préjudice porté à l'enfant et à la mère du fait de leur existence anormale; son cœur reste plein d'indulgence et de pitié pour la femme coupable.

« Une femme qui se donne hors mariage est coupable. Mais il n'existe aucune proportion entre la nature d'une telle faute et le jugement dont le monde la flétrit. C'est la plus excusable de toutes, parce que — pour la femme comme pour l'homme — issue du plus puissant instinct, elle est la plus difficile à éviter; et, parce que, pour la femme, elle porte en elle-même sa punition, avec les douleurs de la maternité. Et l'odieuse de la honte infligée à la mère naturelle et à l'enfant s'accroît de l'absolution donnée au père. »

L'honneur féminin veut que, si la femme a failli et devient mère, elle regarde en face, accepte, accomplisse le nouveau devoir que lui crée sa faute; même et surtout si le complice se dérobe à sa part dans ce devoir. L'honneur admet qu'elle trouve dans l'aveu et la charge de sa maternité le rachat de sa défaillance. Et il ordonne à toutes les autres femmes, le respect de ce courage. De plus, tant que l'éducation masculine la désignera au jeune homme comme un jouet, l'honneur féminin défendra aux mieux protégées, aux fortes, aux pures, tout jugement sur les autres et leur ordonnera, même envers les plus dégradées, la pitié et l'assistance. Celles qui y manquent se déshonorent, comme se déshonore la mère illégitime, lorsqu'elle cherche à se soustraire à la responsabilité de son erreur. »

(La Française, 6 décembre 1913.)

Parmi les problèmes que posent les unions légitimes, il y a celui des « mésalliances », c'est-à-dire du mariage entre deux personnes appartenant à des classes ou à des races différentes.

A l'occasion d'un roman intitulé « Le Miracle de la Race », où les auteurs paraissent condamner le mariage d'un européen avec une coloniale, sous prétexte de conserver pure la race d'« élite » du dominateur, Jane Misme s'exprime ainsi :

« Certes, il est vrai que l'exclusivisme de race, ou de caste, ou de classe est selon « les commandements de l'instinct ». Il peut être en certaines occurrences selon la logique des faits. Mais, du jour où dans un groupement quel qu'il soit, on introduit l'idée d'égalité, la force des choses pousse à l'entière réalisation du principe. Jusqu'au nivellement total, entre les concessions qu'on lui fait et les résistances qu'il rencontre, la vie du groupe oscille dans un déséquilibre, dans un danger qui exige pour le salut une hâte extrême vers la pleine solution. De ce déséquilibre non seulement souffrent nos vieilles colonies, mais c'est lui qui a mis le monde entier dans le péril sanglant d'aujourd'hui. Comment les peuples libres, victorieux des autres, régleront le problème de l'universelle égalité? Nous espérons le voir. Mais les plus beaux programmes de colonisation n'auront pas en vue d'élever promptement à leur niveau les races conquises, au lieu de chercher à les maintenir à l'écart et ainsi forcément en bas pour demeurer au-dessus d'elles. Fatalement, alors, elles montent quand même, mais en tirant au fond les conquérants. La fusion du sang se fait par le libertinage et la rencontre des âmes par une mutuelle dégradation. »

(La Française, 13 juillet 1918.)

« L'amour est, dit-on, l'histoire de la vie des femmes ». C'est à lui qu'elles doivent leur puissance. L'histoire est pleine d'anecdotes sur le rôle politique joué, par elles grâce à leur irrésistible pouvoir. Cela ne vaut-il pas mieux, déclarer certains, que toutes les inutiles revendications sur l'égalité des droits? A cette objection si souvent entendue, Jane Misme répond :

« L'histoire est pleine, et les journaux actuels aussi, des méfaits de toutes sortes de l'amour autant et plus que de ses bienfaits. »

Et voilà sur quelle influence on a prétendu, ou prétendrait encore fonder la défense de tout un sexe et au bout de compte, la sécurité sociale, qui dépend, on ne saurait le nier, de l'entente des sexes!

Laisser aux caprices de l'amour, c'est-à-dire à l'instinct, une part de l'organisation sociale, c'est aller contre la loi de toute organisation qui est de réagir, par l'établissement d'une règle, contre le déchaînement de tous les instincts et d'en prémunir ainsi la collectivité. Laissons à l'amour ce qui appartient à l'amour et rendons au droit ce qui est à lui. Si la femme gouverne quelquefois le cœur de l'homme et par là dirige sa conduite, l'homme exerce tout aussi souvent le même genre de despotisme sur la femme. On n'en fait pas tant d'histoires parce qu'il dispose de toutes les autres formes de l'autorité; la femme, au contraire n'a que celle-ci, et

elle semble d'autant plus élatante que ses manifestations prennent un air de répressailles. Nous venons de voir, nous voyons tous les jours par des cas particuliers et par nos institutions sociales, la misère ne cette prétendue puissance. »

(La Française, 10 janvier 1914.)



MME MARGUERITE DURAND
Fondatrice et directrice de « La Fronde »

Jane Misme n'a pas craint de jeter les yeux, à l'autre extrémité de l'échelle sociale, sur la plaie honteuse de la prostitution. Mais au lieu de se borner à flétrir le mal, elle en cherche les sources pour mieux le combattre :

« Laissons de côté la responsabilité de créatures victimes elles-mêmes, par leur abjection, de l'état social où le commerce du corps féminin est un commerce licite. Qui sont les responsables? »

Les clients? Ces malades atteints d'une ignoble folie? Punissez-les; punissez acheteurs et marchandes. Et après?

Après, cela recommencera, car les causes demeurent.

On imaginera sans doute des surveillances, des sanctions pour enrayer le fléau, et ce sera bien.

On fera des Ligues contre la pornographie, ce qui est déjà voir d'un peu plus haut, et l'on combattra dans les écrits et les spectacles, l'obsession de la sensualité.

A un degré de plus, on établira l'unité de la morale pour l'homme et la femme, et déjà des jeunes gens sont élevés dans la discipline de la pureté des mœurs.

Puis il faudra, il faut, que disparaisse cette honte de la réglementation.

Mais on n'aura rien fait de durable et de total si, au-dessus de tout cela, on n'inscrit pas le principe que la femme doit se nourrir, et si l'on n'organise point la vie de façon qu'elle puisse se nourrir. »

(La Française, 26 novembre 1911.)

La question du travail féminin

Que la femme puisse se nourrir! L'analyse des causes de la prostitution nous amène naturellement à la question de l'indépendance économique des femmes. Sur

ce point l'opinion de Jane Misme n'a jamais varié. Dès l'année 1900, dans La Fronde, elle imagine un petit roman, dont l'héroïne, Nicole Granval, est le portrait de la femme instruite de l'époque, mais condamnée à la vie oisive :

« Nicole Granval s'est assise auprès de sa mère (Mme Dubreuil) sur la terrasse de la villa. Et M. Granval à son tour s'y installe; il a toujours en réserve à la campagne quelques ouvrages favorisés pour passer aux loisirs du dimanche. »

Mme Dubreuil lit pour la troisième ou quatrième fois Sans famille. Les enfants dans le jardin au pied de la terrasse font bruyamment une moisson de toutes les corolles, tombées des arbres en fleurs sur la pelouse. Nicole songe les yeux au loin vers le soleil qui descend.

Et ce qui trouble bientôt l'application de la grand-mère et du papa ce ne sont point les voix des petits, mais la rêverie de Nicole.

— A quoi songes-tu, Nicole? demandent-ils ensemble machinalement.

Nicole avec un air de somnambule qu'on réveille résume d'un mot ses réflexions : — Je me demande si je n'irai pas dès demain voir Sylvain Milburne.

Mme Dubreuil regarde vivement son genre.

Voilà, ou jamais, le moment venu pour M. Granval de réagir contre la lubie de Nicole. La laisser aller chez cet écrivain qu'elle ne connaît pas, ce serait lui permettre un pas dangereux, décisif peut-être dans cette voie subversive de la littérature où elle a déclaré vouloir s'engager.

— C'est sérieux cette idée? demande-t-elle.

Et René et la maman ferment leurs lèvres.

Nicole entre en matière.

— Voilà, dit-elle, je m'ennuie. — Tu devrais avoir honte de le dire, réplique Mme Dubreuil. Une honnête mère de famille qui sait s'occuper ne s'ennuie jamais.

— Maman, continue Nicole, sais-tu ce que c'est que l'ennui?

... Tu t'imagines qu'il ne peut naître que de l'oisiveté, ou encore d'un dégoût malsain de la tâche qu'on accomplit tout de même. Et tu vois dans l'ennui une honte

1935-16-11
n° 1168.

3/4

